

# L'homme, cet éternel nouveau-né



Isabelle Rak

Un des sentiments les plus forts que l'on éprouve à la vue d'un nouveau-né, c'est une forme d'inquiétude devant son état d'extrême faiblesse et de totale dépendance. Quel contraste avec la vue du poulin qui se met debout presque immédiatement, ou d'une couvée de canetons qui se jette immédiatement à l'eau ! Certes, beaucoup de très jeunes animaux viennent au monde, comme le petit d'homme, nus, démunis et incomplètement formés (lapins, kangourous), mais cet état dure peu de temps, moins d'un an en général. Or nous savons que le bébé qui vient de naître restera dépendant et vulnérable au moins dix fois plus longtemps.

D'autre part, parents et amis du nourrisson ne peuvent s'empêcher de penser à son avenir, et la parole de l'entourage du futur Jean-Baptiste leur vient immédiatement à l'esprit : « Que sera donc cet enfant ? » (*Luc 1, 66*). Il est comme une page blanche, son avenir n'est pas, contrairement à celui de l'animal, déterminé par les lois de son instinct. Même au sein de la société où naquit Jean-Baptiste, bien plus marquée que la nôtre par les conditionnements familiaux et sociaux, la question s'était posée...

Or cette fragilité et cette indétermination qui caractérisent le nouveau-né ne disparaissent pas entièrement avec sa croissance. Les performances physiques de l'homme restent médiocres en regard de celles des animaux, même les plus proches comme les grands singes. Son absence de pelage, de moyens de défense – ou d'attaque – tels des griffes ou des crocs, sa force musculaire modeste sont de piètres atouts pour assurer sa survie au sein d'une nature hostile. Bref, l'adulte conserve à bien des égards des caractères juvéniles, ceux-là même qui nous émeuvent peu après sa naissance. Les naturalistes ont donné à cette sorte de jeunesse persistante le nom de néoténie (du grec *neo*, nouveau, et *teinein*, étendre). Comment un être si démunis, même lorsqu'il atteint son plein degré de développement, a-t-il pu surmonter les lois darwiniennes de sélection naturelle et se rendre maître du monde, au point de mettre en péril son équilibre ?

Ces considérations, qui peuvent paraître d'une affligeante banalité, ont été prises fort au sérieux depuis l'Antiquité. Les Grecs s'étaient

déjà interrogés sur la contradiction apparente entre l'extrême fragilité de l'homme, y compris adulte, et la puissance qu'il exerce sur les autres créatures. La « néoténie » serait-elle donc paradoxalement la cause de cette domination ? Il convient d'examiner cette question, non seulement d'un point de vue biologique et éthologique mais aussi par une approche sociologique et philosophique, au demeurant bien plus ancienne que la précédente. Mais si la néoténie et ses implications confèrent réellement à l'espèce humaine un pouvoir *a priori* imprévisible, en cultiver les excès pourrait bien, au contraire, représenter une sérieuse menace pour l'humanité.

## La néoténie du petit d'homme : le regard du naturaliste

Le terme néoténie apparaît pour la première fois en 1885 sous la plume du zoologue allemand Julius Kollmann<sup>1</sup>, à propos d'un amphibiien appelé axolotl, qui possède les caractéristiques anatomiques d'une salamandre demeurée à l'état larvaire (branchies pleinement développées, faible volume pulmonaire), comme si la métamorphose en batracien adulte n'avait jamais eu lieu. Cependant cet animal peut se reproduire et donner naissance à des individus possédant les mêmes propriétés. Les naturalistes ont découvert d'autres espèces néoténiques (ver luisant femelle, certaines plantes) et ont également constaté l'existence de certains caractères juvéniles chez l'homme adulte. C'est le biologiste néerlandais Louis Bolk qui entreprit dès 1926 une analyse systématique de ces caractéristiques néoténiques (qu'il désignait sous le terme de « foetalisation ») :

Si je voulais exprimer en une phrase un peu lapidaire le principe de ma théorie, je présenterais l'homme, du point de vue corporel, comme un foetus de primate génériquement stabilisé<sup>2</sup>.

Il passe ainsi en revue les différentes particularités anatomiques qui rapprochent le jeune enfant, voire l'homme adulte, du foetus de primate : l'apparition tardive des dents de lait (immédiate chez le bébé singe) et retard de plusieurs années dans l'apparition de la dentition définitive ; maturité sexuelle très tardive : après une évolution similaire de celle des autres Primates durant les 4-5 premières années, le développement de la sexualité humaine s'arrête

<sup>1</sup> J. KOLLMANN, "Das Ueberwintern von europäischen Frosch- und Tritonlarven und die Umwandlung des mexikanischen Axolotl", *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 7 : 387-398 (1885).

<sup>2</sup> L. BOLK, « Le problème de la genèse humaine » (*Das Problem der Menschwerdung*, 1926), trad. F. Gantheret et G. Lapassade, in *Revue française de Psychanalyse*, mars-avril 1961, pp. 249.

complètement avant de reprendre à l'adolescence ; la disparition presque totale du pelage ; la soudure inachevée des os du crâne à la naissance et une ossification tardive des os des membres ; les cloisons cardiaques non fermées à la naissance ; la forme du crâne adulte identique à sa forme foetale, contrairement à celle du chimpanzé dont la boîte crânienne s'aplatis en se développant vers l'arrière, avec allongement de la mâchoire. La bipédie, pratiquée par le jeune chimpanzé, ne l'est plus à son âge adulte. On peut ainsi multiplier les exemples. Tout se passe comme si la croissance de l'homme se trouvait ralentie, voire arrêtée, à un stade infantile. D'autres biologistes insisteront d'autre part sur le faible degré de développement du nouveau-né : la taille de son cerveau représente seulement 23 % de ses dimensions adultes, contre 65 % pour le macaque et 40 % pour le chimpanzé. L'homme naît donc « pré-maturé » : s'il devait naître dans le même état d'avancement que le chimpanzé, ce serait à 18 mois et non à 9 mois...

## Une éducation perpétuelle

L'homme est donc un être inachevé, frappé d'une immaturité permanente. « Ce que nous croyons être l'état adulte est bien plutôt un perpétuel devenir adolescent<sup>3</sup> ». Il est assimilé à un « primate inachevé<sup>4</sup> ». En conséquence, le jeune humain a besoin d'une durée de formation et d'éducation sans commune mesure avec celles des autres espèces<sup>5</sup>. Les étapes de sa vie sont comme prolongées : si la durée de gestation du chimpanzé est de 8 mois, on a vu que le petit d'homme voit le monde à un degré de développement bien moindre. Sa maturité sexuelle est atteinte vers 14 ans ; sa longévité dépasse celle des autres Primates de plusieurs dizaines d'années. Prématurité et fragilité intrinsèques exigent donc des soins intenses et continus, ainsi qu'une durée d'éducation 4 à 5 fois plus longue que celle des Primates supérieurs, ce qui requiert la constitution d'un couple ou d'un groupe familial stable. Il semblerait par ailleurs que des caractères morphologiques néoténiques (tête volumineuse, crâne et joues bombées, formes arrondies, petite taille) suscitent plus aisément le besoin chez l'adulte de protéger et de prendre soin du sujet qui en est porteur<sup>6</sup>.

Isabelle Rak

3 M. LEVIVIER, « L'homme inachevé : à propos de la thèse de Georges Lapassade », *Erès – Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1 (n° 9), p. 177-185.

4 M. J.-F. DUBOIS, *Technique et néoténie* – 1, *Cahiers COSTECH*, n°3, p. 23 (2000).

5 G. LAPASSADE, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Editions de Minuit, 1963.

6 K. LORENZ, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Seuil, 1974, p. 122.

Dans le monde du vivant, l'étendue et la durée des capacités d'apprentissage semblent, dans bon nombre de cas, corrélées à ce qui pourrait passer *a priori* pour une forme de vulnérabilité : l'absence de spécialisation. Or Konrad Lorenz a remarqué que les espèces animales présentant peu de caractères adaptés à un environnement particulier sont celles qui, d'une part, se sont répandues le plus largement à la surface de la Terre, et qui, d'autre part, présentent les capacités d'apprentissage les plus poussées. Parmi elles, le rat et le corbeau occupent une place de choix dans les travaux des spécialistes du comportement animal. On pourrait croire que cette faible spécialisation rendrait plus difficile leur adaptation à l'environnement, or c'est l'inverse qui se produit. On peut considérer, à l'instar de K. Lorenz, que ces « spécialistes de la non-spécialisation sont capables de vivre dans les espaces vitaux les plus divers<sup>7</sup> ». Certes, ces animaux ne présentent pas les caractères de néoténie de l'espèce humaine, mais dans leur jeune âge, leurs méthodes d'apprentissage sont proches. Elles ne se limitent pas à des réponses stéréotypées à des stimuli de type alimentaire, destinées à assurer les besoins élémentaires du sujet, mais elles relèvent souvent de la pure curiosité devant des objets ou des situations nouvelles. Ainsi K. Lorenz parvenait à ramener ses jeunes corbeaux dans leur cage, non pas en les attirant avec une friandise, mais en y plaçant un objet pour eux inconnu, à savoir... un appareil photo<sup>7</sup> ! Ces animaux apparemment bien peu armés pour affronter un environnement déterminé sont donc capables d'une démarche exploratoire détachée du besoin immédiat, mais précieuse pour permettre leur adaptation à des situations nouvelles.

L'espèce humaine apparaît elle aussi, et bien davantage que les corvidés ou les rongeurs, dénuée de toute « spécialisation » ; et comme les animaux précités, elle est capable de cette curiosité, de cet attrait pour la nouveauté qui lui permet, non pas de façon innée mais par l'apprentissage, de s'installer dans des environnements très divers, dans des conditions de vie parfois extrêmes. Mais ce qui fait la spécificité de l'homme, c'est que la durée de cet apprentissage ne se limite pas aux années de jeunesse. Parvenus à l'état adulte, rats, corbeaux et autres animaux peu spécialisés perdent leur appétence pour la nouveauté, et n'apprennent presque plus rien. Au contraire, l'être humain conserve, à un degré presque constant tout au long de sa vie (en-dehors de certaines pathologies) cette capacité et ce désir de découverte et de connaissance. « Cette communication constante et curieuse avec la réalité extra-subjective [...] est sans doute un caractère de jeunesse qui persiste<sup>8</sup> ». Ainsi, même d'un point de vue

purement biologique, les médiocres performances physiques des sujets non spécialisés, qui pouvaient passer pour une faiblesse, voire une déficience, sont corrélées à une adaptabilité, une plasticité, une capacité d'apprendre qui, par leur persistance tout au long de la vie, représentent un atout décisif pour l'espèce humaine.

## L'homme démuni : intuitions mythologiques et philosophiques

Cette approche scientifique de la néoténie humaine a été devancée par la mythologie et la philosophie depuis l'Antiquité. Le mythe grec décrivant l'émergence de l'espèce humaine est largement développé par Platon dans *Protagoras*. Selon ce récit, la distribution des dons et capacités aux différentes créatures vivantes avait été confiée par les dieux à Épiméthée, personnage quelque peu étourdi (comme l'indique son nom, « celui qui réfléchit après coup ») qui, après avoir tout attribué aux animaux, se retrouve dans l'impossibilité de donner quoi que ce soit à l'homme, devenu par là le plus déficient, le plus faible de tous les êtres vivants. Son frère Prométhée, venu inspecter son travail, « voit les autres animaux convenablement pourvus sous tous les rapports, tandis que l'homme est tout nu, pas chaussé, dénué de couvertures, désarmé ». Afin de remédier à cette bêtise, « il pénètre subrepticement dans l'atelier qui était commun à Athéna et à Héphaïstos et où tous deux pratiquaient leur art, et, après avoir dérobé l'art de se servir du feu, qui est celui d'Héphaïstos, et le reste des arts, ce qui est le domaine d'Athèna, il en fait présent à l'homme. Et c'est de là que résultent, pour l'espèce humaine, les commodités de la vie<sup>9</sup> ». Mais l'espèce humaine reste encore menacée du fait de son incapacité à s'organiser en sociétés. C'est alors que « Zeus, craignant pour la disparition totale de notre espèce, envoie Hermès porter aux hommes le sentiment de l'honneur et celui du droit, afin que ces sentiments fussent la parure des cités et le lien par lequel s'unissent les amitiés ». Le mythe grec enseigne donc que les faiblesses physiques de l'homme peuvent être compensées à la fois par la technique (symbolisée ici par le feu), par la culture (les autres arts) et par la vie de la cité. Nous verrons par la suite le risque encouru par l'homme s'il s'appuie exclusivement sur l'un de ces pôles.

Isabelle Rak

La réflexion sur l'inachèvement de l'homme refit surface à partir de la Renaissance : Pic de la Mirandole en faisait un puissant stimulant pour inciter l'homme à exercer sa liberté et sa raison, afin de devenir

<sup>9</sup> PLATON, *Protagoras ou les sophistes*; L. Robin, Gallimard, Collection : Idées, *Gorgias ou sur la rhétorique*. Trad. n° 426 (1980).

l'artisan de sa propre destinée. Le Créateur s'adresse ainsi à l'homme en ces termes :

Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton voeu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature<sup>10</sup>.

On verra plus loin les risques liés à ce projet d'auto-édification de l'homme. Il faut noter que, dans l'esprit de Pic de la Mirandole, ce lien entre le dénuement de l'homme et le développement de sa liberté était voulu et ordonné par Dieu lui-même.

De son côté, Érasme écrit en 1529 : « Les hommes, crois-moi, ne naissent point hommes, ils le deviennent par un effort d'invention<sup>11</sup> ». C'est à cause de ses déficiences originelles que l'homme doit recevoir une éducation, comme le soulignent Rousseau et Kant :

*Thème* Nous naissions faibles, nous avons besoin de force ; nous naissions dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissions stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation<sup>12</sup>.

Un animal est par son instinct même tout ce qu'il peut être ; une raison étrangère a pris d'avance pour lui tous les soins indispensables. Mais l'homme [...] n'a pas d'instinct et il faut qu'il se fasse à lui-même son plan de conduite. Mais, comme il n'en est pas immédiatement capable, [...] il a besoin du secours des autres. [...] Une génération fait l'éducation de l'autre<sup>13</sup>.

Citons également S. Freud pour qui deux traits nettement néoténiques, à savoir le retard de la puberté d'une part, la détresse et la dépendance du petit enfant fragile et démunie d'autre part (il utilise à ce propos le terme de *Hilflosigkeit*, « désaide »), constituent les deux sources principales de névroses :

10 G. PICO DELLA MIRANDOLA, *De la dignité de l'homme* (1486), traduit du latin et préfacé par Yves Hersant, Collection Philosophie Imaginaire, Editions de l'éclat, 1993. C'est nous qui soulignons.

par Pierre Saliat, Editions Klincksieck, 2000.

11 D. ERASME, *De Pueris – De l'éducation des enfants* (1529), traduit du latin

12 J.-J. ROUSSEAU, *Emile ou de l'Éducation* (1762), Garnier Flammarion, coll. Poche Essais, 2009.

13 E. KANT, *Traité de pédagogie* [1776-1787], Paris, Hachette, 1981.

L'existence intra-utérine de l'homme apparaît face à la plupart des animaux relativement raccourcie : l'enfant d'homme est envoyé dans le monde plus inachevé qu'eux. L'influence du monde extérieur en est renforcée [...], les dangers du monde extérieur rehaussés. [...]. Ce facteur biologique instaure donc les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui ne quittera plus l'être humain<sup>14</sup>.

La néoténie provoque un besoin d'amour, jamais comblé, d'où la névrose.

## La néoténie, à l'origine de la technique ?

Le mythe grec évoque déjà la nécessité pour l'homme de suppléer à ses faiblesses par l'habileté et l'inventivité techniques, symbolisées par la maîtrise du feu volé à Héphaïstos. Cette technicité dépasse largement la mise au point ou l'utilisation d'objets comme outils. Un exemple spectaculaire et unique est celui d'une corneille de Nouvelle-Calédonie qui, en 2002, a plié des morceaux de fil de fer de jardin pour en faire des crochets qu'elle a ensuite utilisés pour soulever un petit seau dissimulant de la nourriture<sup>15</sup>. Mais la question de savoir si ce comportement reste inné ou s'il résulte d'une forme de réflexion reste fortement controversée<sup>16</sup>. Certes, dans le monde animal, certains savoir-faire sont appris (des méthodes de chasse, par exemple), mais la mise en œuvre d'actions à haute technicité reste occasionnelle, elle ne s'impose pas de manière permanente pour assurer la survie de l'individu, et l'exemple des corneilles relaté ci-dessus concerne des sujets en captivité, donc stimulés par l'homme. Au contraire, chez l'être humain, la technicité est indispensable et permanente. Les outils prolongent et renforcent l'efficacité plutôt limitée des organes humains, ils suppléent au manque de crocs et de griffes précédemment évoqués, ils permettent à notre espèce d'être plus rapide, et de se déplacer dans des lieux (mer, ciel) auxquels elle n'est pas naturellement adaptée. En outre, on observe, à l'échelle pré-historique et surtout historique, une forte capacité d'évolution et de complexification de la technique, nourrie d'une inventivité elle aussi permanente. Certains se sont même interrogés sur le rôle joué par l'outil dans le processus d'hominisation : « La néoténisation favorise l'innovation technique et la technicisation crée

Isabelle Rak

14 S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), PUF, Paris, 2015.

15 A.A.S. WEIR, J. CHAPPELL, A. KACELNIK, "Shaping of hooks in New Caledonian crows", *Science* 297, 981 (2002).

16 C. RUTZ, S. SUGASAWA, J.E.M. VAN DER WAL, B.C. KLUMP, J.J.H. ST CLAIR, "Tool bending in New Caledonian crows", *R. Soc. Open Sci.* 3, 160439 (2016).

les conditions d'une éventuelle néoténisation<sup>17</sup> ». Si la proposition peut être empiriquement vérifiée dans certains cas (diminution de la pilosité suite à l'invention du vêtement, par exemple), les mécanismes génétiques d'une telle « co-évolution » restent encore assez obscurs.

## Apprentissage, culture, société

La principale différence entre l'homme et l'animal concernant l'utilisation et le développement de techniques réside dans la transmission systématique des savoir-faire au sein de l'espèce humaine. L'éducation non seulement à l'usage d'objets utiles à la survie mais à une vaste gamme de connaissances dont certaines peuvent sembler « gratuites », voire inutiles, ne trouve pas quantitativement d'équivalent dans le monde vivant. La durée exceptionnelle de la maturation de l'individu vers l'âge adulte impose une coexistence prolongée du jeune hominidé avec ses parents, voire ses grands-parents, ce qui favorise la transmission de toutes sortes de savoirs et leur accumulation de génération en génération. C'est ce contenu perpétuellement enrichi qui constitue la culture, cet autre trésor ravi par Prométhée à Athéna. Culture qui dépasse le pur utilitarisme, car fondée sur une curiosité constante, un désir d'investigation désintéressée, dont le jeu est une expression toute particulière. Certes, les jeunes animaux aiment jouer, mais quand ils ne sont pas domestiqués, ils perdent cette faculté à l'âge adulte. Au contraire, l'homme continue à jouer (parfois à l'excès !) jusqu'à sa mort. La relative sécurité, que lui apportent d'une part le progrès technique et d'autre part la vie en société rendue nécessaire par son éducation prolongée, lui permet en effet de se livrer à des activités qui ne sont pas directement corrélées à la survie de son existence. Cette situation ne peut se rencontrer dans la vie sauvage. Les caractères *a priori* défavorables au développement humain – faiblesse congénitale, manque d'instinct, obligation de (presque) tout apprendre – sont ainsi devenus des atouts. Presque totalement dépourvu d'« équipement » anatomique, de comportements pré-définis, l'homme a pu paradoxalement déployer des capacités d'action sans commune mesure avec ce dont dispose le monde animal.

## Un rapport unique au temps

Ce défaut d'instinct chez l'homme l'oblige à acquérir ses comportements par l'éducation, notamment par l'adoption d'une certaine

distance par rapport au temps et à l'espace « immédiats ». Alors que l'animal habite pleinement l'instant présent, pour utiliser à la perfection les moyens dont il dispose, l'homme prend toujours un certain recul par rapport à son action. Il est le seul être vivant à pouvoir analyser ses actes passés, et à en tirer les conséquences pour l'avenir. Il est donc capable de s'extraire de l'instant présent pour se projeter en arrière et en avant, pour jeter un regard critique sur ce qui n'est plus et construire ce qui n'est pas encore. Son regard sur le temps n'est pas, comme celui de l'animal, ponctuel ou du moins d'étendue limitée, il est capable d'embrasser la totalité de l'histoire (ce qui ne signifie pas pour autant en connaître tous les événements), le présent comme l'avenir. Le « néotène » peut par là se construire un autre monde, il est capable de représentation, d'imagination, et donc de créativité non seulement technique, mais aussi artistique. Il tire ainsi pleinement parti des dons dérobés à Athéna par Prométhée. La perte des savoirs innés et instinctifs est très avantageusement compensée par une extraordinaire capacité d'invention et d'innovation. Bien au-delà des lois biologiques, intrinsèques à sa nature dont il demeure dépendant du fait de sa condition animale, l'être humain est capable de se donner des lois extrinsèques pour guider son comportement qui ne peut plus être entièrement contrôlé par l'instinct. Et ces lois ne sont plus immuables : il peut les adapter à des événements ou des environnements nouveaux, il en est l'auteur, il en est le maître.

Isabelle Rak

## Récapitulation : néoténie, naissance, enfance

Il convient, à ce stade de la réflexion, d'examiner en quoi le constat de la néoténie humaine et de ses conséquences est fortement lié à la question de la naissance à laquelle est consacré ce numéro. De ce qui précède, il apparaît que l'homme est plutôt un être en devenir qu'une essence stable. On pourrait ainsi étendre à l'ensemble du genre humain la formule que Simone de Beauvoir réservait à la gent féminine<sup>18</sup> : on ne naît pas homme, on le devient. Sa fragilité originelle, son état de dépendance prolongée vis-à-vis de ses géniteurs et de la société dans son ensemble, son état physiologiquement infantile le rendent extraordinairement adaptable, flexible, imaginatif, innovant, capable d'apprendre jusqu'à sa mort, et de trouver des solutions à des problèmes apparemment insolubles. Il s'agit d'un renversement de perspective par lequel la faiblesse apparente triomphe de la « loi du plus fort ». Darwin lui-même avait compris que sa théorie de la lutte pour la vie était battue en brèche dans le cas de l'espèce humaine,

<sup>18</sup> S. DE BEAUVIOR, *Le Deuxième Sexe* (1949), Gallimard, Collection Folio Essias, 2014.

capable de trouver des moyens inédits pour protéger l'existence des plus faibles de ses membres. L'homme initialement inadapté est devenu « super-adapté », précisément parce qu'il n'est pas figé dans son être, parce qu'il se trouve dans un état de naissance perpétuelle, et qu'il vient au monde à chaque instant de sa vie. « L'enfant [...] n'est pas du tout, comme dit Nietzsche, *caché* dans "l'homme véritable" : il le domine au contraire totalement », ose même écrire Konrad Lorenz<sup>19</sup>. Dany-Robert Dufour suggère de remplacer la célèbre question d'Hamlet, « être ou ne pas être », par « naître ou ne pas naître<sup>20</sup> ». La connaissance que notre condition néoténique nous aide à acquérir est aussi une co-naissance par laquelle l'homme ne cesse de se renouveler<sup>21</sup>. On ne peut s'empêcher de songer, dans une perspective cependant bien différente, à la parole de Bernanos : « Qu'importe ma vie ? Je veux seulement qu'elle reste fidèle à l'enfant que je fus<sup>22</sup> ».

### De la dépendance à l'auto-engendrement : un danger mortel ?

**Thème**

Malgré tout ce qui vient d'être écrit sur les bienfaits supposés de la néoténie pour le développement de l'homme, sur sa capacité à apprendre sans cesse et à suppléer à ses déficiences physiques par la technique et la culture, ce discours appelle quelques réserves. En effet, le refus des conditionnements biologiques pré-existants et l'insistance concernant la capacité d'auto-élaboration de l'homme laissent entrevoir d'inquiétantes dérives. Celle consistant à identifier la notion de néoténie à une évolution « progressiste » de l'homme, visant à détruire le conservatisme et à édifier un projet politique, n'est peut-être pas la plus dangereuse, malgré le peu de cas qu'elle fait d'une « nature » qu'il faudrait défendre bec et ongles dans d'autres contextes. Ce qui est à craindre, c'est que sous prétexte d'affirmer le caractère autonome de l'être humain, ainsi que sa radicale émancipation des contraintes biologiques et sociologiques, la notion de néoténie soit identifiée aux idéologies de la table rase qui ont fait couler tant de sang au XX<sup>e</sup> siècle. Mais plus grave encore serait l'idée que l'homme peut se construire entièrement par la technique, en vue d'une émancipation qui ignoreraient que l'être humain, comme l'ensemble du cosmos, doit obéir aux lois des sciences physiques et biologiques qui savent si bien décrire le monde où nous vivons. On retrouve ici, sous une forme nettement plus volontariste, l'idée du nouveau-né vu comme une « page blanche » qui pourrait être remplie

19 K. LORENZ, *op. cit.*, p. 227.

21 D-R DUFOUR, *op. cit.*, p. 88.

20 D-R. DUFOUR, *Il était une fois le dernier homme*, Denoël, 2012, p. 87.

22 G. BERNANOS, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Plon, 1938, p. 79.

à volonté, sans tenir compte des déterminations élémentaires dictées par la nature. On parviendrait ainsi à un paradoxe miroir du précédent : parce que l'être humain est une créature débile et inaccomplie, il peut prétendre à son auto-élaboration. On peut aussi le formuler d'une autre manière : puisque l'homme n'est pas adapté au monde, c'est à celui-ci de s'adapter à lui. On ne pourrait donc habiter le cosmos qu'en le dénaturant. Puisque le monde ne m'accueille pas, c'est à moi de le modifier au gré de mes envies. Bien loin de ses déficiences originelles, l'homme peut alors verser alors dans la démesure, dans l'*hubris* que dénonçait si justement la pensée grecque. L'idée que l'existence humaine doive être régulée et contrôlée par le social et le politique pour éviter de telles dérives avait bien été prévue par le mythe dans lequel Zeus ordonnait à Hermès de donner à l'humanité la capacité à vivre en société.

## Du néotène au surhomme

Un autre aspect de cet espace de liberté qui s'ouvre à l'homme échappant à l'emprise de l'instinct est la tentation du « toujours plus ». En effet il ne peut guère se départir de l'idée qu'il demeure un être fragile et déficient. Il cherche alors à se rassurer en essayant de détenir toujours davantage de biens et de moyens de contrôler ce qui l'entoure. Cette attitude consistant à posséder ou à maîtriser « toujours plus » a reçu le nom de pléonexie<sup>23</sup>. Mais, centrée sur les intérêts du seul individu, elle s'avère incompatible avec la vie en société qui est fondée sur l'échange et le don. Les lois sociales posent des limites. Sans elles, c'est l'identité de l'espèce humaine qui se trouve menacée. Loin de la prothèse destinée à réparer un organe déficient, on se met à rêver d'un « homme augmenté » qui repousserait indéfiniment les limites de notre condition mortelle, de notre assignation sexuelle, ou des conditions de transmission de la vie. L'homme néotène se croit autorisé à revendiquer tous les droits. Il se construit sur un principe d'illimitation qui menace d'anéantir sa « première » nature, celle qui lui est donnée par sa condition d'être vivant, et qui est largement commune avec celle des animaux. L'homme « super-néotène » se retourne en surhomme qui ne supporte plus aucune limitation.

Isabelle Rak

## Du surhomme à la fin de l'homme

L'hyper-technicisation qui semble désormais envahir notre vie quotidienne risque d'établir comme modèle d'humanité un être

23 D-R. DUFOUR, *op. cit.*, p. 152.

proche d'une machine ultra-performante, évaluée sur la base de sa seule efficacité à accomplir certaines tâches. L'équilibre décrit par le mythe grec entre Athéna et Héphaïstos est rompu : seuls demeurent la maîtrise des éléments, le savoir-faire technologique, le rendement de production, au détriment de la culture et des relations sociales et politiques. L'inquiétude qui grandit à l'égard de cette « contre-culture » qui isole et divise semble largement justifiée. Si cette ivresse de liberté suscitée par la satisfaction, *a priori* légitime, d'émancipation vis-à-vis de certains conditionnements, vise en fin de compte à promouvoir un surhomme, un être supérieur, « augmenté », qui ferait fi des lois de la nature et de la culture, elle conduirait, dans un paradoxe inverse de celui qui a guidé cette brève étude de la néoténie humaine, à nous priver des « avantages » de cette faiblesse intrinsèque, de cet état d'éternelle enfance qui a permis à un être démunie de dominer le monde qui l'entoure. La fragilité de l'homme qui demeure toute sa vie dans une forme d'inachèvement a, nous l'avons vu, stimulé l'attention au plus faible, la stabilité de la famille, la cohésion sociale et l'éducation tout au long de la vie. Tout cet édifice, construit pour étayer cet extraordinaire paradoxe par lequel la vulnérabilité de l'homme le conduit à dominer la Création, risque de s'écrouler s'il prend prétexte de la liberté humaine si chèrement acquise pour promouvoir le surhomme. Celui-ci, réduit à une « animalité » brute, mais non régulée par l'instinct, serait par là voué à une rapide disparition. Ce qu'avaient déjà compris les Grecs lorsqu'ils mettaient en garde contre *l'hubris*, la tentation de la démesure.

## Thème

### Pour conclure : l'exemple de la nudité paradisiaque.

L'exemple biblique de la nudité originelle d'Adam et d'Ève pourrait être examiné à la lumière de notre étude. Nous avons vu que la quasi-absence de système pileux caractérisait certains nouveaux-nés du monde animal, et que seul l'homme conservait ce trait à l'âge adulte. Certains Pères de l'Église ont interprété cette nudité comme un état d'indigence nécessaire à l'homme pour que celui-ci puisse mettre toute sa confiance en Dieu. C'est parce que sa faiblesse lui permet de se fier à son Créateur que l'homme peut soumettre la terre, en tirer sa subsistance et donner un nom aux êtres vivants. Aussi longtemps qu'Adam et Ève acceptent cette dépendance, cette fragilité, ces limites, leur nudité ne leur pose pas de problème, puisqu'elle est le signe de leur relation à Dieu<sup>24</sup>. La faute originelle

<sup>24</sup> A. GUINDON, « Pour une éthique du vêtement ou de la nudité ? », *Laval théologique et philosophique*, 50, 3, 558-561 (1994).

entraîne d'emblée la rupture de cette confiance ; l'homme perçoit alors sa vulnérabilité comme une menace contre laquelle il cherche une première protection (les feuilles de figuier totalement dérisoires). Saint Basile ira jusqu'à qualifier le vêtement comme un moyen ne visant qu'à compenser la vulnérabilité humaine :

Il ne fallait pas qu'il [Adam] connût sa nudité [...], que l'intelligence de l'homme fût attirée vers l'activité qui vise à combler les manques, en inventant des vêtements pour pallier sa nudité, ni que, complètement occupé du souci de sa chair, il se détournât de l'attention portée à Dieu<sup>25</sup>.

On est loin de certaines interprétations pudibondes. On remarquera aussi la méfiance de Basile vis-à-vis de l'invention de techniques qui détourneraient l'homme de sa vocation d'enfant de Dieu...

Pour rassurer l'homme devenu perpétuellement inquiet de sa sécurité après la chute, le Seigneur lui donne des « tuniques de peau » dont on peut supposer qu'il s'agit de fourrures d'animaux morts. Ces tuniques sont le signe de la mort dont l'humanité est désormais irrémédiablement marquée. Elles signifient la vanité de nos préoccupations sécuritaires qui refusent notre condition d'êtres limités et exposés au risque. Pour Grégoire de Nysse, elles sont :

De misérables haillons, ces misérables haillons que sont les plaisirs, les vanités, les honneurs passagers et les satisfactions fugitives de la chair et que nous avons échangés contre des vêtements divins, nos vrais vêtements<sup>26</sup>.

Par contraste, le baptême, nouvelle naissance, est administré dans l'Église ancienne à des néophytes entièrement dénudés : s'il s'agit en effet de délivrer le nouveau baptisé de la malédiction d'Adam, il n'y a pas de symbole mieux approprié que celui-là. Rappelons aussi la nudité du Christ en croix : c'est dans cet état d'extrême déréliction que le Fils de Dieu triomphe définitivement de la mort et du péché. N'oublions pas enfin que, dans la plupart des représentations artistiques du Jugement Dernier, les hommes se relèvent de leurs tombes ou des fosses marines entièrement nus avant leur jugement définitif. « Revêtir l'homme nouveau en Christ c'est, paradoxalement, se dépouiller des vêtements trompeurs et recouvrer la glorieuse

25 BASILE DE CÉSARÉE, *Dieu n'est pas l'auteur des maux*, trad. M.-C. Rosset, Dieu et le mal, Les Pères dans la foi 69, Migne, Paris, 1997.

26 GRÉGOIRE DE NYSSSE, *Sermon sur le Notre Père*, PG 44, 1184.

nudité<sup>27</sup> ». Nudité qui est le signe de notre état de nouveau-né permanent qui tire de sa vulnérabilité sa capacité à dominer les autres créatures, mais dans le sens que lui donne saint Paul dans sa Première Épître aux Corinthiens (1, 27) : « Ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort » ; au degré le plus élevé de cette supériorité, l'homme ne doit jamais oublier qu'il ne tient sa puissance que de Celui qui l'a fait naître au monde, Celui qui lui a donné l'existence, l'intelligence et la liberté.

*Isabelle Rak née en 1957, mariée. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Paris, agrégée de chimie. Professeur des Universités en sciences physiques à l'École Normale Supérieure Paris Saclay. Membre des comités de rédaction des revues Communio et Résurrection.*

## *Thème*